

l'harmonie s'est révélée de plus en plus. Les astres dont le spectre solaire vient de nous faire connaître la composition métallique, semblent peu différer du nôtre. Les âges historiques auxquels la linguistique nous a permis de remonter, diffèrent très-peu des temps modernes dans les grandes choses morales. Pour le foyer surtout et les affections du cœur, pour les idées élémentaires de travail, de droit, de justice, la haute antiquité, c'est nous. L'Inde primitive des Védas, l'Iran de l'Avesta, qu'on peut nommer l'aurore du monde, dans les types si forts, si simples et si touchants qu'ils ont laissés de la famille, du travail créateur, sont bien plus près de nous que la stérilité, l'ascétisme du Moyen Âge.

Rien de négatif en ce livre. Il n'est qu'un fil vivant, la trame universelle qu'ont ourdie nos aïeux de leur pensée et de leur cœur. Nous la continuons, sans nous en rendre compte, et notre âme y sera demain.

Ce n'est pas, comme on pourrait croire, une histoire des religions. Cette histoire ne peut plus s'isoler et se faire à part. Nous sortons tout à fait des classifications. Le fil général de la vie que nous suivons se tisse de vingt fils réunis, qu'on n'isole



par je ne sais quel mauvais songe, une *envie*, un petit désir.

Ici ce n'est pas gourmandise. L'Ève indienne laisse pendre aux arbres tous les fruits du paradis. Son paradis est l'amour, et elle ne convoite autre chose. Du reste, elle n'est que douceur, innocence timide¹. Et pourtant, par un changement fort inattendu, c'est elle qui prend le vertige, qui devient un moment cruelle. Elle voit passer une brillante, une délicieuse gazelle, dont le poil a l'éclat de l'or : « Oh ! je la veux, je la veux ! »

Qu'a-t-elle donc ? Et quel caprice ? Ce n'est pas le goût du sang. Serait-ce le doux éclat, doux, sauvage, de la fourrure où son visage charmant paraîtrait plus fin encore ? Non, dans un pareil climat cette parure accablerait. Elle pense à autre chose, et le dit, mais à moitié : « Je voudrais m'asseoir dessus... Ce n'est pas bien, je le sens... Mais enfin j'en ai envie, une de ces envies sans mesure

¹ Elle-même, voyant Râma commencer dans la forêt la guerre contre les Esprits qui troublent les solitaires, elle lui avait donné humblement des avis de paix. « Râma, disait-elle, on m'a dit que jadis un saint ermite reçut en présent une épée. Se promenant avec elle, voilà que l'épée le changea et lui donna le goût du sang. Il ne cessait plus de tuer. » Râma, au nom du devoir, écarte cet excès de prudence. Il n'est point ivre de l'épée, n'a pas le vertige du sang.

Dans le cours de ce long ouvrage qui devait remplir une vie, les choses changèrent étrangement. Mahmoud, n'ayant plus rien à craindre du côté de l'Occident, envahit l'Inde, dépouilla les pagodes, leurs trésors sacrés. Son fanatisme intéressé ouvrit, brisa des dieux pleins de diamants. Dans cette réaction musulmane, ses envieux eurent beau jeu contre lui. Mille bruits calomnieux coururent. Un jour il était schismatique, un jour guèbre, et enfin athée. Maître du palais, ils allaient jusqu'à l'oublier, l'affamer ; ils négligeaient de le nourrir.

Firdousi avait soixante ans, et il avait perdu son soutien naturel, un fils âgé de trente-sept. Le travail et la vie pesaient. Il était loin encore d'avoir terminé son poème. Dans ce moment de défaillance, il arrivait à la partie ardue et délicate, à l'époque où le héros Gustasp reçoit de Zoroastre, adopte le vieux culte et l'impose à toute la terre. Qu'allait faire le poète ? Avouerait-il son respect pour ce culte ? Serait-il pour Gustasp et pour la Perse antique, au moment où son maître, le redouté Mahmoud, redevenait zélé musulman ? Cruel combat moral ! Il sentit sa captivité. Ce palais, ce kiosque, ces beaux jardins, qu'était-ce, sinon la cage en fer du pauvre chien mis près du lion ?

« L'ombre était noire comme jais. La nuit mar-

V

L'ÉDUCATION. — L'ENFANT. — HERMÈS.

Le génie humain de la Grèce et sa facilité charmante, la magnanimité d'Athènes, éclatent spécialement en deux choses, la faveur avec laquelle elle accueille les dieux doriens, sa bienveillance admirative pour Lacédémone, son ennemie.

En l'honneur de ces dieux, rudes d'abord et demi-barbares (le roux Phœbus à l'arc mortel, le lourd héros de la massue), Athènes inventa des fables ingénieuses. C'est Minerve elle-même qui recueillit Hercule à sa naissance, le sauva de Junon. Plus tard, elle garda et défendit les Héraclides, réfugiés au foyer d'Athènes. Thésée, l'ami d'Hercule, est le protégé d'Apollon. Le dieu du jour éclaira pour Thésée les ténébreux détours du labyrinthe de

nent peu, et gardent beaucoup. Elles lâchent certaine faveur, en limitant, refusant le surplus, le *trop*, l'*excès*. Ce *trop*, c'est la gloire, le génie, la grandeur de l'homme, ce par quoi il se fera dieu, donc, ce que les dieux frappent. Dédale, Icare, Bellérophon, furent punis d'avoir pris des ailes. Dans Homère, les vaisseaux trop hardis, trop heureux, sont changés en rocs par Neptune. Le bon et pieux Esculape n'a-t-il pas été foudroyé pour avoir guéri, sauvé l'homme ?

Bien plus criminel est Hercule ! La mère des hommes et des dieux, charmante et vénérable, *Terra mater*, il l'a forcée. Il a beau dire que c'est amour, qu'en lui perçant ses monts et purgeant ses marais, arrachant la noire chevelure de ses forêts humides, il a émancipé Cérès. Elle en reste troublée. Si jadis (à en croire la fable), elle pleura des assauts de Neptune, combien profondément doit-elle être indignée contre Hercule, qui n'est qu'un mortel ?

L'est-il ? ne l'est-il pas ? ce téméraire, avec ses travaux surhumains ? C'est ce qu'il faut savoir. Entre les vieilles déités outragées de la terre, et la jalousie du jeune Olympe se fait un pacte étrange. Le dernier né, Bacchus, faux frère d'Hercule, entreprend de le perdre. Mais que dit Jupiter ? Il laisse agir, — pour éprouver son fils ? ou bien par mal-

son bâtard Aridée, bien né et bien doué. Olympias y pourvut secrètement par certain breuvage, qui lui brouilla le sens. Philippe eut alors à songer à qui il laisserait l'œuvre précieuse de sa vie, un État, une force créée par tant d'art et de ruse. Cet homme vraiment supérieur était très-froid, n'avait nulle répugnance pour l'enfant, quel qu'il fût, qui semblait intrépide et que beaucoup appelaient fils des dieux. Il l'adopta. De treize ans à dix-sept, il le mit dans les mains d'un client de sa famille, un très-grand esprit, Aristote, mais si Grec et si réfléchi qu'il était justement le plus impropre à avoir prise sur cette jeune nature barbare. Aristote d'ailleurs l'eut tard, formé par son indigne mère et par sa légende menteuse, déjà dieu, entouré des bas flatteurs d'Olympias. Le maître qu'Alexandre aima filialement ne fut point Aristote, mais son sot nourricier, certain Léonidas qui ne parlait que de l'Asie, de l'Inde, des victoires de Bacchus que le petit garçon allait renouveler. Ajoutez un concert d'oracles qui annonçaient jusqu'aux moindres détails de sa conquête future.

Philippe était arrivé au plus haut. Vainqueur à Chéronée, il avait eu la gloire de la modération, refusant tout triomphe et renvoyant les prisonniers. Sa grande œuvre était faite; non-seulement il était fort, mais il était aimé. Nombre d'hommes sincères

s'aspirent, s'odorent, ne se distinguent plus des parfums. « Je te suivrais, dit-elle, à ta suave odeur. » Et lui, languissamment, il dit tout au complet les exquises senteurs, divines émanations, qui lui viennent de l'objet aimé (*emissiones tuæ paradisus*, etc.).

Tout cela malsain, maladif. La tête se prend fort. Et voilà que cette ignorante, cette vierge d'hier, en présence du jeune endormi, a tout à coup des idées diaboliques. Est-ce sa faute? ou celle de sa race? Innocemment impure, elle a du sang de Loth et de Myrrha. « Oh! que n'es-tu mon frère! » etc. Elle a l'air de gémir de ne pas pécher davantage. Bien plus, comme *ultima ratio*, plusieurs fois, elle emploie un surprenant appel, touche hardiment aux plus saints souvenirs (C'est la chambre où ma mère... Voici l'arbre où ta mère... etc.¹). Impureté suprême, et qui sent le sépulcre.

Ce mot dit au matin de la dernière nuit est le

¹ C'est bien plus fort que Cham montrant l'ivresse de Noé. Il y a là du vieux génie des mages et de l'impiété de Babel. Le principal passage est au matin qui suit la septième nuit, la longue nuit où il l'a eue chez lui, dans sa campagne solitaire. L'amour est bien calmé. Mais elle tourne comme une panthère: « Quis mihi det te fratrem sugentem ubera matris meæ... Apprehendam, ducam... *Docebis...* » — Puis: « Voici le grenadier sous lequel... *Ibi corrupta est mater tua, ibi violata est genitrix tua.* » Cap. VIII, v. 1, 2, 5.

